

N°8 / MARS 92

Nouvelle

Rock basque

BD: GUERRE DES MALOUINES

Interview
FANZINOTHEQUE

Un caricaturiste JOSSOT

10 F

Editorial

EN ce printemps d'élections, il nous semble de bon ton de rappeler que nous sommes anarchistes, et que nous n'irons donc pas voter. Pour ceux qui vont satisfaire à ce rite, nous éspérons qu'ils n'en resteront pas là et qu'ils sauront agir conséquence. Pour éclairer notre point de vue, vous trouverez dans ce numéro de Soleil Noir une nouvelle de Libertad, un anarchiste haut en couleur de la fin du 19-ème siècle. Ce texte n'a pas pris une ride en cette fin 20-ème siècle... Encore d'actualité, la suite de Black Flag, le super héros anar,

Cyril décortique, comme à son habitude, le passé, pour mieux comprendre le présent : il y a 10 ans, la guerre de Falklands... Enfin, Soleil Noir était en février, invité au salon de la Bande dessinée d'Angoulème. Nous avons ramené quelques BD, évidemment, des contacts et aussi une interview de Didier, animateur de la Fanzinothèque de Poitier et du stand fanzine lors du festival.

Quelques mots enfin sur l'actualité politique, sociale, économique, écologique... L'an 2000, si tant est qu'on y arrive, s'annonce moche : intégrismes, nationalismes, risques de catastrophes écologiques... Le catalyseur de la situation actuelle nous semble être le principe médiatique établi, qui transforme, sélectionne, manipule. l'information. L'enjeu de ceux qui veulent combattre cet état de fait est donc de faire circuler une information qui ne soit pas issue d'une seule source mais plutôt d'une multitude. Le pouvoir - de réfléchir, de réagir. appartiendra alors à tous. Le terrain de la communication est donc à réinvestir d'urgence ; c'est ce que nous essayons de faire, très modestement, avec Soleil Noir.



SOLITUDE DES FOULES, hors série n°1 du fanzine Soleil Noir.

12 F(+4 de port) à Baron Noir, BP 526, Paris-Denfert-Rochereau, 75 666 cedex 14

Les lecteurs assidus de Soleil Noir connaissent bien DEL INFERNO. Il a écrit de nombreuses nouvelles dont certaines sont parues dans S.N. et d'autres dans des recueils et des revues anarchistes. Nous avons donc décidé d'éditer notre premier hors série en recueillant dix textes de cet auteur pour le moins prolifique. Le format du HS est le même que celui de SN, nous avons voulu ainsi privilégier le graphismê illustrant les nouvelles. Quant au prix de vente, décidé d'un commun accord avec l'auteur, il est volontairement bas. Nous espérons ainsi casser l'aspect

luxueux et donc élitiste qui caractérise aujourd'hui la littérature.

Mais quant est-il des textes ? L'inspiration est foncièrement noire et mélange allègrement les genres : polar, SF, fantastique... pour former un ensemble détonnant personnel. DEL INFERNO, ne mâche pas ses mots, il les crache avec violence. Dans un style elliptique, évitant l'emphase et les frioritures, il sacrifie les idoles, détruit les mythes. incendie les lieux de culte... Marx, les écolos, l'ex-URSS, le révisionnisme... j'en passe et tré-passe. Une vraie machine à démolir, méthodique. huilée à l'humour, mais finalement humaine face à une réalité qui, elle, est inhumaine. Solitude des Foules fonctionne à l'adrénaline et on en redemande. Quant à DEL INFERNO, pas de problème, il est bien à la hauteur du pseudo qu'il s'est choisi.

SOLITUDE DES FOULES

hors série n°1 du fanzine Soleil Noir

12 F (+4F de port) à Baron Noir, BP 527, Paris Denfert Rochereau, 75666 Paris cedex 14

interview Fanzinothèque

SOLEIL NOIR à Angoulême, au festival de la bande dessinée, qui l'eut crû? La Fanzinothèque nous avait invité ainsi que d'autres fanzines venus de toute la France et même d'ailleurs dans des conditions exceptionnelles d'accueil et de location de stand. Le public était présent en masse, mais avouons-le, peu se sont arrêtés à notre stand, ne serait-ce que par curiosité. Les raisons sont multiples mais nous amènent à réfléchir sur le chemin que l'underground a encore à parcourir pour toucher un plus grand nombre de gens. Didier, animateur de La Fanzinothèque et responsable de l'espace fanzine répond à quelques questions à propos du travail qu'il réalise sur Poitier et Angoulême.

Soleil Noir : C'est quoi "La Fanzinothèque" ?

Didier: C'est un tout jeune lieu qui a deux ans. Avant, j'étais collectionneur de fanzines. Je trainais dans les milieux underground et politiques, c'est à dire dans les mouvances gauchistes et libertaires, depuis pas mal d'années. J'ai ouvert un magasin "Le confort

modeme" puis il y a eut "La Fanzinothèque". L'idée n'est pas venue de moi mais du conseil communal des jeunes, c'est à dire des jeunes qui se font élire dans leur bahut pour avoir une représentation au niveau communal. J'avais une formation de documentaliste. i'étais collectionneur de fanzines, on est venu me voire, on m'a dit, voilà ça s'ouvre, est-ce que ça t'intéresserait de faire le truc ? J'ai dit oui, j'avais plein d'idées pour faire ça. Ce que je voulais faire, c'est un lieu de la presse underground des années 70 aux années 90. Presse contestataire, presse de création, presse d'opinion sur des domaines comme le rock...

S.N.: Tu veux faire un travail d'archives.

Didier: Oui, dans le domaine du fanzine. On a mis deux ans a construire un fond crédible, c'est à dire 1000 titres minimum, mais ce n'est pas terminé... Ce n'est pas le nombre qui importe mais surtout la diversité que cela représente.

Mais en parallèle de ce travail de collecte, on veut jouer un rôle d'organisateur, on veut mettre en place des structures pour promotioner les fanzines, on veut créer des manifestes de culture underground. Il faut montrer que ça existe, que c'est vivant, que c'est pas de la merde. Je ne veux pas fédérer, diriger, mais manifester

qu'ils existe des trucs intéressants qui ne seront pas forcément récupérés ou récupérables, du style : aujourd'hui on fait des fanzines, demain on sera des gros éditeurs et on chiera sur la gueule des autres! On veut montrer que c'est une zone vivante, toujours en action, créatrice... On va donc continuer ce travail qui prend le

FANZINGTHEQUE

pas sur celui de documentaliste, notamment cette année puisqu'on sera plusieurs alors que j'ai commencé tout seul.

S.N.: Si je comprends bien, tu travailles dans le cadre de la bibliothèque municipale de Poitiers?

Didier: Pas du tout, je suis employé municipal et je ne relève pas du corps des bibliothécaires. Je travailles directement pour un des élus de la jeunesse de la ville de Poitiers. Si tu veux, j'ai longtemps fonctionné sans subventions, sans rien... et quand on m'a proposé ça, j'ai hésité. Plein de gens ont fait des choses intéressantes et puis une fois rangés, ils ont tout oublié, ce sont devenus

des putes. C'est insupportable.

S.N.: Tu ne veux donc pas oublier ta trajectoire et ce n'est pas parceque tu es payé maintenant que tu vas te renier?

Didier: J'ai choisi ça parcequ'on me donne plus de moyens, plus de pouvoirs, mais ce n'est pas pour monter des manifestations où on va encore donner du

> fric à des gens qui n'en ont pas besoin. On veut aider ceux qui n'en ont pas ou des gens qui font des choses de qualité.

> S.N.: Pour être franc, est-ce qu'on te limites dans ce que tu fais ?

Didier: On m'a demandé de faire ce boulot et les gens qui me l'ont demandé savent qui je suis. Il n'y a pas de deal, de cahier des charges, j'ai carte blanche. Ma force c'est d'organiser des choses et d'être irréprochable par rapport à ça, et les gens qui m'ont embauché le savent.

S.N.: Pour en venir à Angoulême, comment ça s'est organisé?

Didier: Poitiers est à 100 km d'Angoulème; on avait donc parlé de moi aux organisateurs du festival en disant que je connaissais bien ce que je faisais, que j'étais un bon organisateur.

S.N. : Ce n'est donc pas toi qui est allé les démarcher ?

Didier: Non, j'avais réalisé le trans-zine-halle et ça avait bien marché. Donc ils se sont dit, voilà le type qu'il nous faut, il a l'air honnête donc peut -être manipulable, autant te dire que sur ce dernier point, ils en sont revenus! Ils se sont dit, il va nous organiser un truc bien avec peu de moyens. Mais de ça aussi, ils en sont revenus. Je n'ai pas eu beaucoup de moyens mais j'en voudrais plus l'année prochaine. Mais on a pu

se démerder avec ce qu'on a eut...

S.N.: C'est vrai que les conditions en ce qui concerne les fanzines étaient plus qu'honnêtes!

Didier: C'était la condition sine qua non. Si les fanzines viennent, ils ne doivent en aucun cas être la cinquième roue de la charrette. Ce sont des créateurs à part entière. On doit les accueillir correctement.

S.N.: Là aussi on t'as laissé carte blanche?

Didier: La seule restriction a été de ne pas faire de concerts de rock, question sécurité. Ce n'était pas de la censure, si quelqu'un voulait grattouiller de la guitare dans un coin, pas de problème. D'ailleurs il faut bien souligner qu'il n'y a pas eu que des fanzines. Il y a eu un support vidéo, des produits dérivés, tee-shirts, gadgets, etc.

S.N.: D'ailleurs on est dans la bulle Produits dérivés de la BD, c'est pas un peu dommage de ne pas être avec les auteurs de BD.

Didier: C'est dommage, ça serait peut-être l'occasion de foutre un peu plus la merde!

S.N.: D'accord, c'est vrai que les fanzineux n'aiment pas trop le gros bizness que représente Angoulême, n'empêche que si on est là, c'est quelque part, grâce à eux ! On peut affirmer notre différence mais On peut pas honnêtement recevoir du pognon dans la poche de gauche et sortir le flingue de la poche de droite...

Didier: C'est vrai. Surtout dans la mesure où ils ont accédé à tout ce que je demandais. Quand je dis foutre la merde, c'est gentiment. La BD a été enfanté dans la douleur, grâce à des fanzines! C'est donc pour rappeler cet état de fait que je disais ça.

S.N.: Justement, cette année, une partie du festival était consacré à Crumb, l'un des plus célèbre dessinateur de l'underground américain des années 70. Est-ce qu'il est passé vous voir ?

Didier: Crumb est quelqu'un de très spécial. C'est un misanthrope. Il était dans le milieu underground mais n'adhérait pas à toutes ses valeurs. Par exemple, il n'aime pas le rock... Donc il est passé faire un tour, avec sa femme, je crois, mais ça s'est arrêté là. On a pas eu spécialement de contact. Shelton, l'autre grande figure de l'underground américain, est lui beaucoup plus accessible, puisqu'il a dédicacé au stand Flag.

S.N.: Puisque c'est la fin du salon, est-ce qu'on peut dresser un bilan du festival et plus particulièrement de l'espace fanzine? Qu'est-ce qui va se passer l'année prochaine?

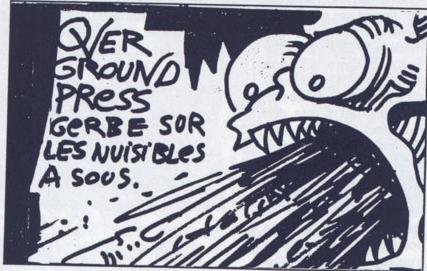
Didier: Si les organisateurs et les fanzines sont contents, alors

quand même que le public paraît étonné surpris. Il se trouve devant un produit qu'il ne connait pas ou peu, il semble désorienté.

Didier: Peut-être, mais c'est aussi aux fanzines de se faire reconnaître.

S.N.: C'est vrai. J'avais réalisé un tract et il est très bien parti. C'est une sorte de premier pas vers le public. Ne penses-tu pas qu'il faudrait réaliser un manifeste, ou un tract revendiquant notre différence?

Didier: On avait pensé à ça en demandant un photocopieur et



moi aussi. Mais j'ai été aidé, notamment pour la décoration par
Eric Aldman d'Hilare Moderne.
J'avais l'idée du village de gaulois
réfractaire dans Astérix et Eric l'a
repris en modernisant le concept
(Des effigies représentant Obélix
en doc martins, Astérix avec une
crête et Panoramix en rasta, joint
au bec... étaient accrochées aux
murs et au plafond) et en l'opposant à Mickey. La Fanzinothèque
n'a pas tout fait; on a fonctionné,
réagi avec les gens.

S.N.: Est-ce que tu penses que tout ça a eu un impact sur le public?

Didier: Ce que je sais c'est que l'année dernière, les gens n'allaient pas jusqu'à l'espace fanzine, cette année, ils y sont allés. Je ne sais pas les ventes de fanzines, notamment rock mais en ce qui concerne les fanzines BD, ils ont bien vendu. Pour ce qui est de notre stand central de dépôt, les ventes ont été bonnes même pour des trucs peu connus.

S.N.: Ne trouves-tu pas

en réalisant le journal du festival. On a été un peu limité de part le matériel peu performant c'est à dire un gros photocopieur rapide.

S.N.: Est-ce qu'il y a eut des auteurs de BD qui sont venus visités l'espace.

Didier: Non, par contre la presse a été très présente, A2, FR3... et aussi les anglo-saxons qui sont plus habitués au phénomène fanzines.

S.N.: C'est vrai qu'il faut noter sur la table de presse la diversité des fanzines avec présence d'étrangers, notamment espagnols...

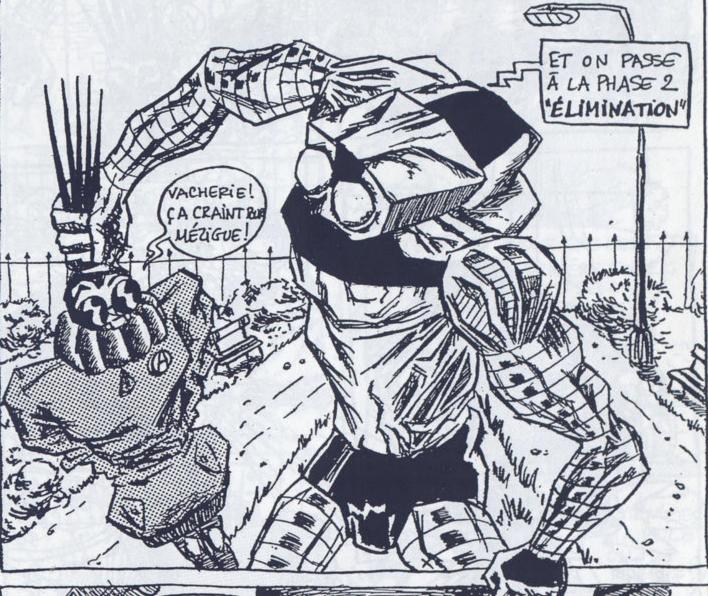
Didier: Les types sont passés directement et on laissé leur zines, ils savaient que c'était là et pas autre part qu'ils fallaient les déposer. Notre espace a été bien promotionné. Les étrangers venant au festival ont amené du matos fanzines dans leur bagages. Ils savaient qu'ils pourraient l'écouler...

interview Lymphâm'

BLACK FLAG

LE "RÉGULATEUR" ÉPISODE 3

HAKRO 91





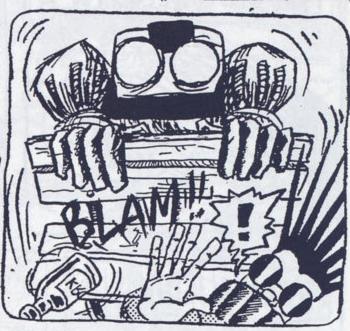


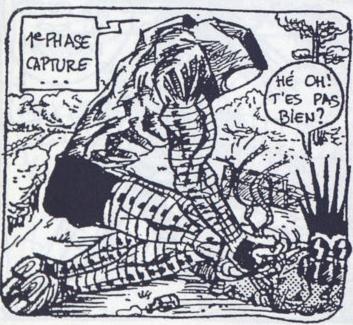


* "MAKHNOWT CHINA" PRONON CÉ PAR BLACK. ELAG WI PERMET D'EFFECTUER DES SUFER-BONDS!!



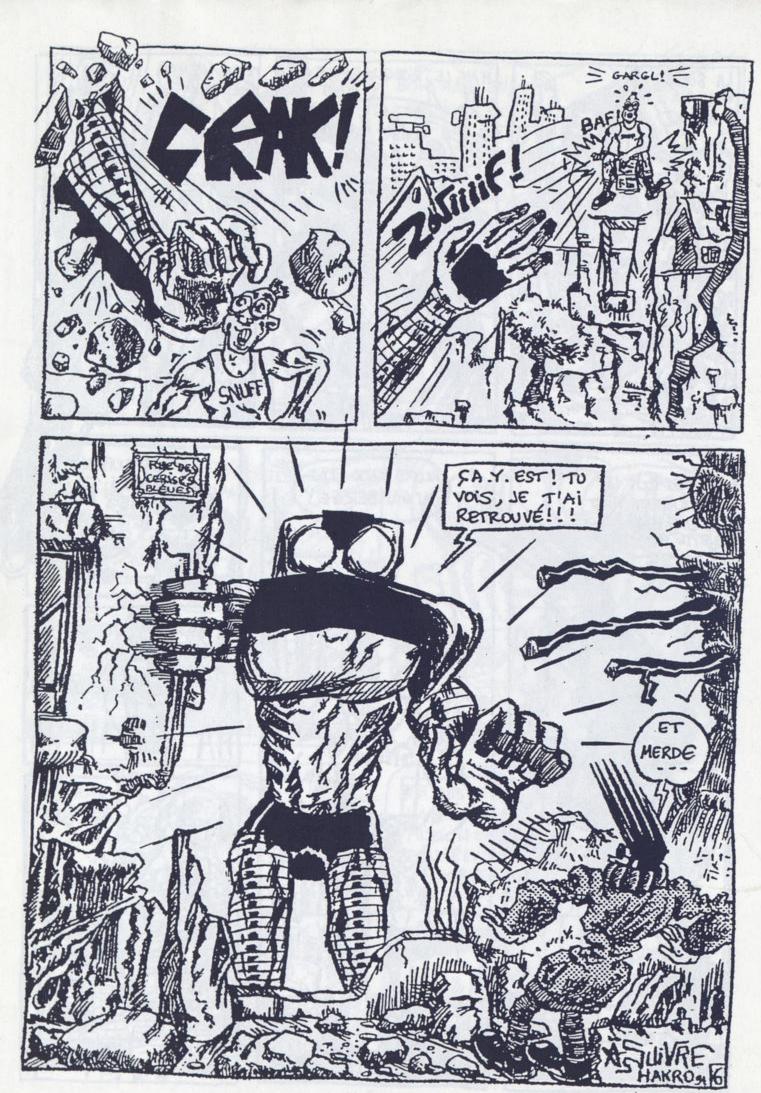














Bien qu'elle ne soit pas complètement tombée dans l'oubli, l'oeuvre du caricaturiste Jossot (1866-1951) mériterait une meilleure diffusion. Ses meilleurs dessins datent du début du siècle, mais les sujets qu'il traite sont toujours d'actualité et son graphisme, étonnamment moderne à l'époque, n'a toujours pas vieilli.

Gustave Henri Jossot est né à Dijon dans une famille aisée. Il perd sa mère alors qu'il est encore enfant et supporte très mal l'ambiance familiale. Il voue déjà une haine à la famille: "Les parents sont des scorpions"; à propos de sa belle-mère, il écrit: "J'étais tourmenté par la continuelle démangeaison de lui démolir une chaise sur la tête". Le lycée et l'armée ne lui laisseront pas des souvenirs impérissables. Puis, comme son père, il va travailler dans une compagnie d'assurances; pas pour longtemps: un premier héritage va lui permettre de se consacrer à la peinture et au dessin. Entre-temps il avait épousé une couturière et avait ainsi rompu avec son milieu d'origine.

Ses premiers dessins

Sa formation de peintre est assez classique, mais il se dirige très vite vers la caricature. Ses premiers dessins sont publiés vers 1891 dans des journaux humoristiques (Le Rire), littéraires et artistiques. Son style original sera vite remarqué par les lecteurs et les critiques. Un trait épais délimite les objets et les personnages. Ceux-ci sont schématisés à l'extrême, les caractères sont exagérés. Les couleurs, d'abord claires. deviennent plus violentes: noir, blanc et rouge. Jossot ne se rattache à aucun courant. Lui-même s'est réclamé du Moyen-Age roman, il est vrai que certains de ses personnages font penser à des gargouilles. On a dit de

lui qu'il était un précurseur de l'expressionnisme. Ses légendes sont particulièrement soignées: elles sont courtes et incisives.

Ses dessins les plus intéressants vont être publiés pendant une courte période (de 1901 à 1907). En fin de compte, il nous laisse une production

peu abondante. Il n'avait pas de soucis financiers (un deuxième héritage lui parvient en 1899) et il faisait l'apologie de la paresse, ce qui est cependant plus facile quand on n'a pas besoin de travailler. Pendant cette période il collabore à des journaux satiriques (L'Assiette au beurre, Le





Diable), anticléricaux (La Raison, L'Action), anarchistes (Les Temps nouveaux). On retrouve ses dessins également dans L'Antivivisection et Internacia sociarevuo (revue espérantiste). Il publie aussi trois albums de caricatures, un roman illustré, quelques cartes postales, des lithographies et des affiches publicitaires.

L'Assiette au beurre est le journal dans lequel on trouve le plus grand nombre de ses dessins. Il collabora à 35 numéros (sur 600 parus entre 1901 et 1913) dont 18 sont entièrement dessinés par lui. L'Assiette au beurre était l'équivalent de Charlie Hebdo dans les années soixante-dix ou de La Grosse Bertha aujourd'hui. Curieusement, alors qu'il s'agissait d'un journal anticlérical. antimilitariste, anticapitaliste, bref antitout, il était financé par des éditeurs qui n'avaient rien d'anarchistes. Mais le journal se vendait très bien, et ses propriétaires eurent l'intelligence de laisser les auteurs s'y exprimer librement. Y ont écrit des écrivains tels que Laurent Tailhade, Octave Mirbeau ou Jehan Rictus. Les plus grands dessinateurs du moment y participaient: Aristide Delannoy, Jules Grandjouan, Steinlein. Des peintres alors inconnus y collaborèrent avant de connaître la célébrité: Juan Gris. Van Dongen.

Un jeu de massacre

De 1901 à 1904, Jossot s'attaque dans ses dessins aux institutions. Les curés, les militaires, les policiers, les juges, les parents, les francs-maçons: tous en prennent pour leur grade, c'est un vrai jeu de massacre, tous ces

guignols sont démolis avec une grande férocité. A partir de 1906, il s'attaque à l'individu dans ce qu'il a de plus médiocre: la pudeur, l'honneur, le respect, l'alcoolisme. L'entreprise de démolition de Jossot est totalement anarchiste, mais lui-même ne revendiquait pas cette étiquette: "Mon idéal (serait) de ne point en avoir", "cette sacrée question sociale est insoluble et le restera tant que les hommes resteront bêtes et méchants, ce qui peut encore durer quelque temps". Les dessins de Jossot ignorent les luttes ouvrières, à la manière de Georges Darien ou de Zo d'Axa: "J'entends vivre en homme libre>, <la besogne du caricaturiste (consiste) à semer dans les cerveaux qui pensent des idées libératrices". "mon rêve: acheter une maison (où) je pourrai tout à mon aise faire de l'art pour tuer le temps en attendant que le temps me tue". Jossot est avant tout un observateur sincère qui refuse l'arrivisme et fuit comme la peste les salons parisiens.

Jossot et l'islam

Après 1907, les activités de Jossot n'ont plus grand rapport avec l'anarchisme. Sa fille unique étant morte à l'âge de 11 ans, il traverse une période de dépression. Il voyage beaucoup. A la fin de 1911 il s'installe en Tunisie et ne reviendra plus en France. Bizarrement, l'ancien caricaturiste anticlérical, après une crise mystique, va se convertir en 1913 à l'islam. Il prend le nom d'Abdou-I-Karim Jossot. Comme il est l'un des rares Européens à se vêtir à l'orientale, il crée un certain scandale dans les rues

de Tunis. Il a désormais abandonné la caricature, mais il peint des paysages, des huiles et des lavis. Il garde un oeil critique: pendant la Guerre de 1914-1918, il écrit dans les revues pacifistes (Le Bonnet rouge); il collabore aussi aux journaux tunisiens dans lesquels il dénonce les méfaits du colonialisme. mais de façon assez timide. Son individualisme le pousse toujours a refuser la lutte politique et la violence. Sa conversion à l'islam était liée à un refus des idées occidentales de travail et de progrès. Il pensait trouver une religion sans culte, dogme et clergé! Il se lasse assez vite de la prière du vendredi à la Grande Mosquée et commence à s'intéresser au soufisme. sorte de libre pensée de l'islam assez mal vue par les musulmans orthodoxes. Constatant que ses efforts pour acquérir la foi étaient vains, vers 1930 il rompt avec toute forme de religion organisée. En 1938, il publit un petit livre: Le Foetus récalcitrant; il y expose sa définition du caricaturiste et propose un "évangile" de la paresse. Il passe les dernières années de sa vie à Sidi Bou Saïd, un village de peintres près de Tunis et meurt dans l'oubli.

Si les dessins de Jossot continuent à nous intéresser aujourd'hui, c'est parce qu'ils s'attaquent aux institutions et que celles-ci sont 90 ans après toujours les mêmes. Ses dessins ne sont pas datés. Il n'a pas



caricaturé des personnalités et des hommes politiques de l'époque, mais les juges, les parents, la police, l'armée... Ses cibles sont toujours les nôtres. Aussi on a pu voir ses dessins dans L'Enragé en 1968 puis dans Le Monde libertaire ou dans Libération et même sur les couvertures de livres consacrés à la justice.

Makoki: Un magazine-zine luxueux où l'on retrouve le talentueux Azagra (aussi connu que Tapage chez nous) et plein d'autres graphistes. Mais attention, la BD espagnole underground, décoiffe, elle est sulfureuse au possible et ne connaît guère de tabou. L'humour n'est pas féroce, il est sanguinolent! Avis aux amateurs.

Makoki, Plaga St Josep oriol 4 Barcelona 08002



Les QQQ dans la Merde.

C'est sous cette charmante dénomination (oh combien vrai pour nombre d'entre nous !) que se présente un joyeux groupe keupon orléanais (QQQ). ... Dans la Merde, y'a de la rage, de l'énergie, du speed, du fun et ça excuse quelques petits défauts de jeunesse. On en reveut donc. Voici retranscrit un de leur refrain que nous ferions volontiers notre : Qu'importe la couleur de la matraque qui frappe/ Pour chaque élection, une dictature au choix/ Tous les matins je veux me sentir un branleur/ Qui au petit déjeuner se brûle un drapeau français.

K7 (c 30). 30 F pc QQQ/Riject asso, 21 av. de Trévise, 45100 Orléans.

La Raison: Le mensuel de La Libre Pensée, c'est-à dire des athées. Ce numéro est consacré à l'affaire Touvier, mais on y trouve aussi des articles sur la Pologne, sur Francisco Ferrer, sur Makhno, les libertins... Par ces temps d'intégrisme moral, il serait de bon ton de reprendre une lutte anticléricale acharnée contre les fous de Dieu occidentaux ou orientaux. Pas de tolérance pour l'intolérance! T'as raison La Raison!

N° 368, ventose 200 (février 1992), 15 F. 10,12 rue des fossés St Jacques, 75005 paris 75005, abnnt 120 F.

MALOUINES: LA DEFAITE DE LA PRESSE ANGLAISE

ésinformation, censure grossière et propagande indécente furent le lot quotidien du lecteur britannique en ce printemps 1982, qui vit deux nations "civilisées" s'étriper pour quelques arpents de terre pelée. Pourtant, nos voisins se sont dotés depuis 1953 d'un *Press Council* chargé, théoriquement, de veiller à l'indépendance de la presse vis-à-vis des pouvoirs. Mais cet organisme, lié aux associations patronales, ne dispose que d'une marge de manoeuvre fort étroite.

Hystérie à l'arrière

L'exemple du Sun (premier quotidien national britannique, tirage: quatre millions d'exemplaires) en est de loin le plus significatif. Dès le 3 avril 1982, juste après le coup de force de la junte, il se répandit en insultes antiargentines teintées de relents impérialistes et cocardiers. Pire, ce même journal attaqua violemment les rares écrits objectifs, qualifiés par lui de traîtres. Notons que cette attitude particulièrement servile lui valut le délicat sobriquet de "putain de Fleet Street", du nom de la rue des éditeurs, à Londres.

Tout les 4 à 5 jours, l'ensemble des rédacteurs en chef est convié à un briefing par le secrétaire permanent du ministère de la Défense, censé les mettre au courant des événements. On releva ainsi, au cours de ces conférences, au moins trois cas de désinformation délibérée, portant sur des options stratégiques fondamentales du gouvernement britannique. La CIA se prêta aussi à ce jeu. Toutes ces "informations" furent, bien entendu, reprises et amplifiées par le Sun et ses émules. En fait il n'y eut, en Angleterre, "que des centaines de milliers de personnes à se voir offrir une véritable analyse de la position argentine et de ses options à long terme (1)". Ces études provenaient en général des publications libertaires ou d'extrême gauche, ou des quelques journaux ayant conservé des contacts avec Buenos Aires...

Pour la poignée de reporters (tous britanniques) embarquée par le corps expéditionnaire, tout travail sérieux devint rapidemment impossible. Astreints à des exercices idiots, ils doivent soumettre leurs copies aux officiers chargés des "corrections". L'article est ensuite communiqué au quartier général maritime, où il est encore épuré. Idem au ministère de la Défense. On imagine sans peine le résultat final... et les angoisses des journalistes (2). Bien sûr, ces dérapages de la presse furent bien peu de choses comparé au régime d'épouvante écrasant le peuple argentin à la même époque. Pourtant, dix ans plus tard, ces problèmes fondamentaux sont loin d'être réglés dans nos "démocraties". Les récents événements du Golfe en portent témoignage.

Cyril

Notes:

(1) Autrement 1984, hors-série n°6, p.88 (voir biblio.).

(2) Procédure décrite par A. Hetherington, in Visages de la presse britannique, p.13 (voir biblio.).

Bibliographie sommaire:

Notes et Etudes Documentaires, n°4448-4450, La documentation française (CNRS).

Numéro triple consacré à l'analyse du Press Council (historique, attribution, fonctionnement). Intéressant, mais ne couvre que la période antérieure à 1977.

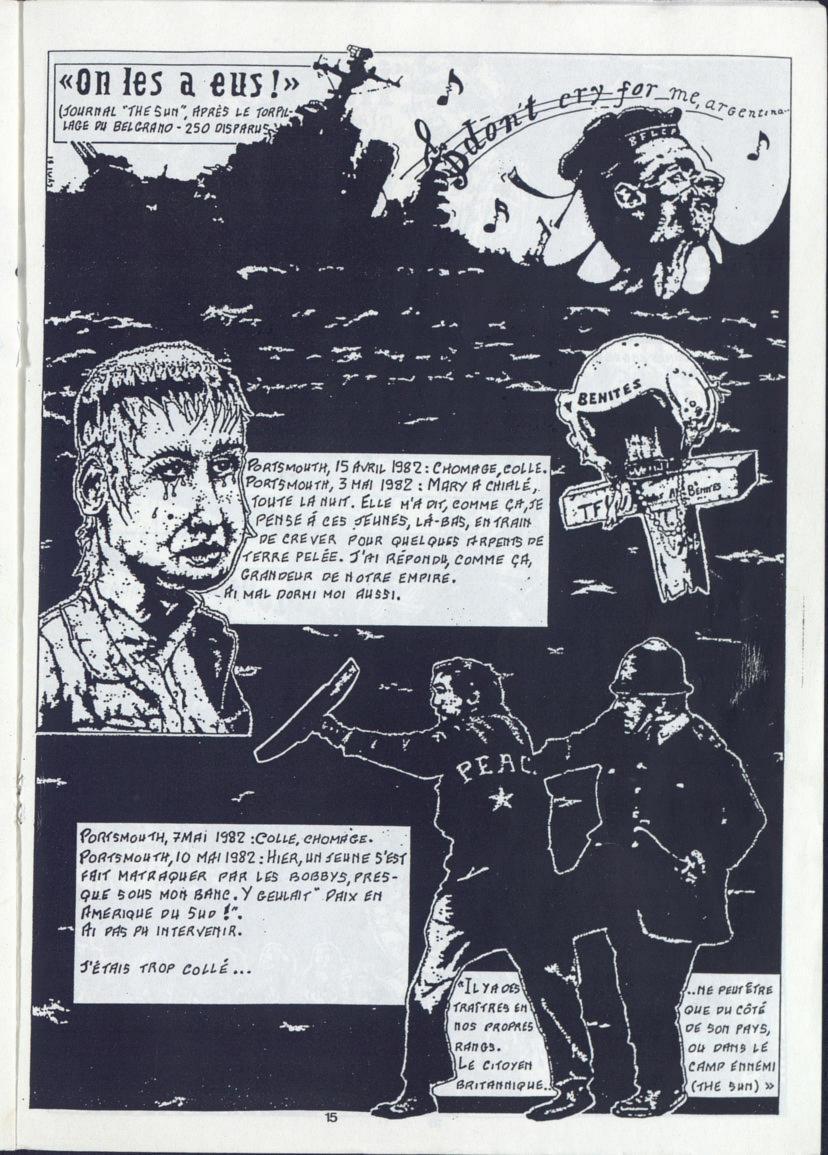
Autrement 1984, hors-série n°6.

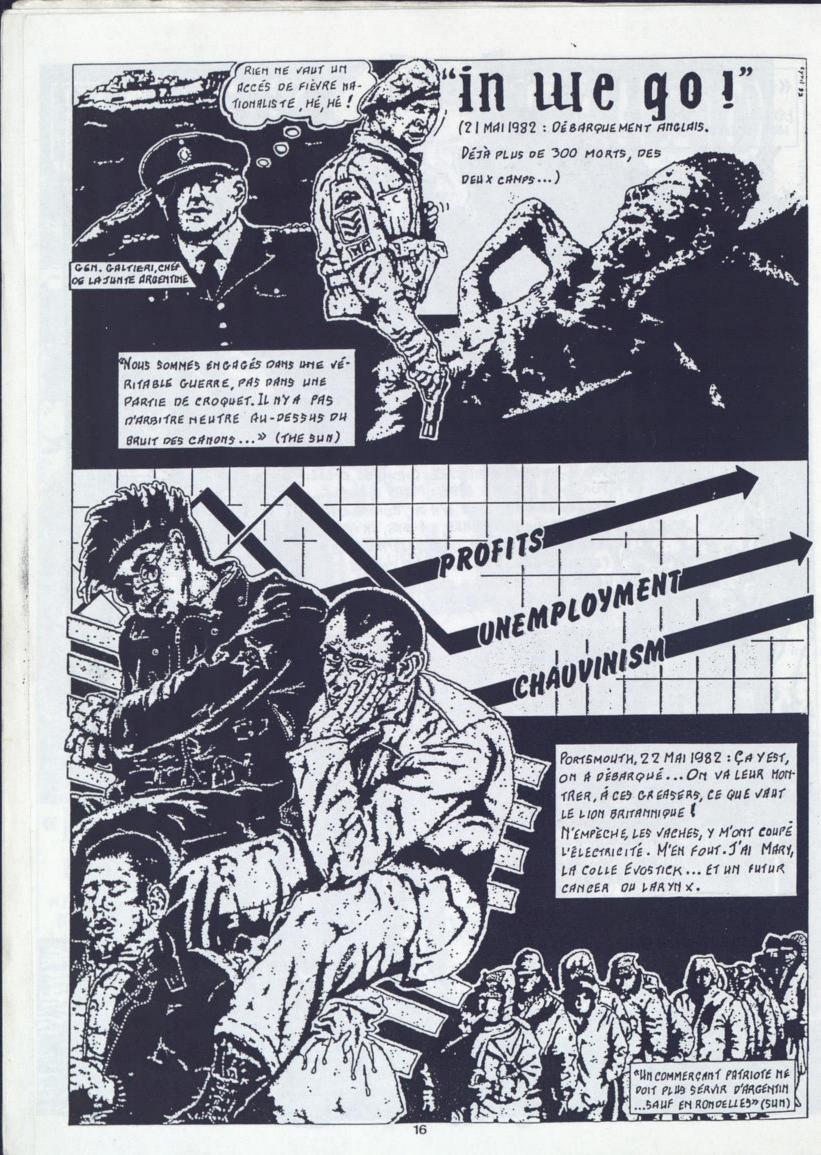
Cette célèbre revue de sociologie consacre ici un numéro entier au Londres du début des années quatre-vingt. L'article d'Anne Corbett, "La revanche à la une", se lit comme un terrible réquisitoire contre la lacheté de la presse anglaise au cours de la crise.

Visages de la presse britannique, Presses Universitaires de Nancy.

Une compilation d'études rédigées par universitaires anglais et français lors de la crise des Malouines. On retiendra particulièrement "Reporting war: the lesson of the Faiklands" et "What Future for the Press?".

RID Bhrown Minnella in sur Manne High Remandlines Portsmouth, Favril 1982 : Bordel !.. via que chuis licencie, comme ca, par courrier . Dire que j'avais , Bossé 24 1/24 à la réfection de BOSSE 24 724 A LA REFECTION A ENGAGES DANS LES FALKLANDS... BATIMENTS MARY DIT QUE T'SHIS QH'UN CONMARD DE SHIFFEUR O' EVOSTICK, JUSTE BONA SE FAIRE BAISER . SALE BIRD. S'VAUX QUAND MEME MIEUX QU'LES AR-GIES" BONFFEURS DE FAYOTS! "PAS DE QUARTIER!







NEGU GORRIAK,

FETE ET LUTTE AU PAYS BASQUE

En novembre 1991, Negu | Gorriak a fait son premier concert en région parisienne. Ce fut l'occasion de poser quelques questions à Fermin, leur chanteur. En décembre, lors d'une émission de Trafic "spécial rock basque" sur Radio Libertaire, Bruno (accessoirement guitariste des Luwig Von 88) était venu parler de ce sujet qu'il connaît bien. Il se trouva que Fermin était ce soir là à Paris, il passa donc discuter. Ce qui suit est le mixage de ces deux moments.

Peux-tu faire l'état des lieux du rock basque actuel?

Fermin: C'est surtout à partir de 1985, comme en 1977 en Angleterre, qu'il y a eu l'explosion au Pays Basque. Ce qui est important c'est qu'autour de ce mouvement rock il y a eu un fort courant alternatif qui se retrou-

vait dans les Gaztexte (maison des jeunes occupées) et à côté de ca des fanzines, des radios libres, des manifs contre la répression ou autres... Henri Batasuna a organisé un festival qui s'appelle <Fête et lutte> et autour duquel se sont regroupés des gens d'univers différents. Le rock est devenu beaucoup plus accepté. Il y a eu de plus en plus de mairies qui, sous cette pression, organisent des concerts rocks. C'est un mouvement qui a vraiment pris de l'ampleur et qui a pu créer un circuit. Il y a eu un moment de recul en 1987, la répression s'est accrue, des Gaztexte et des radios libres ont été fermées, plein de gens qui se bougeaient ont eu des problèmes, on se trouvait dans une impasse. C'est reparti un ou deux ans après avec de nouveaux groupes qui ont plus de facilités

matérielles mais moins ce côté puissant et original qu'il pouvait y avoir avant. Il manque peut-être un groupe locomotive. NG est un groupe de vieux de la vieille quand même.

Est-ce que l'explosion du rock basque correspond à une explosion du rock espagnol?

Bruno: Moi je crois plutôt que c'est le rock basque qui a entraîné tous les autres. Kortatu c'est vraiment le group qui a percé au départ et qui a emmené les autresgroupes dans son sillage. C'était assez



marrant parce que même dans les villages on entendait des morceaux de Kortatu repris par des groupes de bal, c'était carrément folklorique... Tout le succès que ça a eu, que ça soit Kortatu, la Polla Record, Cicatriz, a fait sortir des groupes actuels tel Seguridad Social dont on parle en France maintenant. C'est des groupes qui sont apparus plus tard quand même. A côté de ça, il y a une scène hard-core qui s'est développée plutôt du côté de Barcelone et qui est sortie à peu près en même temps, dans la même mouvance.

Le rock basque est-il apparu juste dans l'après-franquisme ou y a-t-il eu un moment de vide?

Bruno: Le mouvement a été facilité par toutes les nouvelles libertés, par toutes les fêtes basques qui ont pu être organisées de nouveau alors que cela avait été interdit pendant les 40 ans de franquisme. Il y a eu les premières fêtes basques 3 ans après la mort de Franco, à Bilbao c'était la folie, des groupes partout, folks ou rocks, qui ont créé un public et un mouvement.

Tu disais tout à l'heure que les concerts là-bas étaient tout public?

Bruno: Oui, quand tu vas aux concerts tu ne vois pas que des rockers ou que des punks, tout est

> mélangé. Les gens, dès qu'il y a un concert dans leur ville se déplacent pour voir quoi que ce soit, se retrouvent entre jeunes et vieux, la vie nocturne n'est pas du tout la même qu'ici.

> Comment se fait-il qu'au départ même les groupes comme Kortatu ne chantaient pas systématiquement

en basque et qu'aujourd'hui on en voit de plus en plus?

Bruno: Le basque était interdit sous Franco, ils l'ont appris après.

Fermin: Le basque était la première langue de mes parents et de mes grand-parents mais, avec le franquisme, il y a toute une génération qui n'a pas appris le basque par ses parents, ils ont eu besoin de leur apprendre ensuite en les envoyant à l'école, dans des groupes qui s'occupent d'enseigner le basque en Euskadi (1).

Au niveau musical, quelles sont vos influences et vos textes ont-ils une influence sur la jeunesse au Pays Basque?

Fermin: Déjà, à l'époque de Kortatu, nous avions beaucoup d'influences à travers tout ce que nous écoutions et mélangions au sein de notre musique. Maintenant, dans NG, nous n'avons pas tous les mêmes influences musicales mais nous apprécions des choses un peu partout, que cela soit dans le hard-core, le punk, le ska, le rap, etc. Moi j'ai été influencé et je suis influencé par des chansons, j'ai pu l'être par The Clash ou par Public Enemy. Je me suis senti concerné t donc je pense que les paroles de NG peuvent avoir le même rôle avec les gens.

Y a-t-il une tendance générale dans les textes des groupes basques?

Bruno: Il y a un peu de tout
.Lla Polla Record a des textes
assez engagés mais beaucoup de
second degré et d'ironie. Kortatu
mélangeait des textes assez poétiques avec des textes engagés
politiquement comme NG aujourd'hui (c'est le même auteur).
Cicatriz a des textes punks bien
directs... Après tu as des groupes
comme Potato, qui délirent avec la
ganja mais qui ont aussi des
paroles engagées.

Tous ces groupes ont musicalement des influences dont les racines sont loin du Pays Basque, y a-t-il un retour vers la musique folklorique?

Bruno: Oui, justement, NG reprend un morceau traditionnel sur unbeat rap (Bertso Hop), c'est du rap de berger. Les Kortatu aussi avaient deux ou trois chansons qui faisaient référence au folklore basque. Dans les fêtes en Euskadi, les groupes qui seraient des groupes de balloche en France c'est des groupes de rock qui incluent des morceaux folkloriques dans leur répertoire.

Comment expliques-tu cet attachement à des traditions de la part de "rockers"?

Bruno: Je crois que c'est un côté très folklorique qu'il y a au Pays Basque, très près de la rue et très paysan. On peut aussi l'expliquer par les 40 ans d'interdiction de ces traditions. Les vieux et certaines familles ont perpétué les traditions et la langue et c'est ressorti comme si cela avait été une envie étouffée pendant 40 ans.

Au niveau de la culture basque, y a-t-il un mouvement organisé?

Fermin: Il y a un gouvernement autonome au Pays Basque et donc un budget qui est réparti dans des actions culturelles. Mais le problème c'est que ce sont certains partis, désignés par les élections, qui décident de ces budgets et ces partis appartiennent à la droite nationaliste ou alors n'ont pas du tout les mêmes ambitions que nous. Aujourd'hui ils essaient de faire passer pour des terroristes tous les gens qui ont milité pour la langue basque, pour la culture basque.

Est-ce que les gens les plus engagés politiquement au Pays Basque considèrent la musique comme quelque-chose d'un peu artificiel?

Fermin: Non, pas du tout. On a prouvé qu'on était plus sur le terrain que certains "politiques". En Italie, par exemple, les gens avaient traduit les paroles sur des tracts qu'ils distribuaient au concert, les groupes de solidarité avec Euskadi ont travaillé avec nous pendant cette tournée.

Comment est reçue la musique de NG à l'étranger, vous considérez-vous comme les ambassadeurs du Pays Basque.

On essaie plutôt d'être la clef pour ouvrir des concerts aux groupes basques à l'étranger, et dans l'autre sens, ouvrir le Pays basque à des groupes étrangers. C'est aussi un moyen de casser l'image du pays Basque comme pays de terroristes. C'est pour ça qu'on a traduit nos paroles en plusieurs langues dans les disques (même en japonais).

A part NG, quels sont les nouveaux groupes basques?

Bruno: Les vieux groupes existent toujours pour la plupart. Comme nouveaux il y a M-Ak qui fait une espèce de funk-rock un peu destroy, il y a des compilations d'Ohiuka (ancien label de Kortatu) mais la nouvelle vague est quand même moins puissante, moins novatrice.

Comment s'exporte la musique de ces groupes basques en Espagne ?

Bruno : Pas mal à l'intérieur de l'Espagne mais ce qui est marrant

c'est qu'ils préfèrent jouer dans leur bled plutôt qu'à l'autre bout de l'Espagne. Ils préfèrent même jouer au nord qu'en Espagne pour laquelle ils ont une aversion "antiimpérialiste" comme ils disent.

Pourtant il y a d'autres régions qui donnent dans l'autonomie ?

Bruno: Oui, bien sûr, ils vont jouer à Barcelone par exemple, moi j'y ai vu un concert pour le Nicaragua, un gros festival dans lequel il y vait Cicatriz, Kortatu, La Polla et d'autres groupes de Barcelone. Il y avait 1000 personnes. C'est des groupes qui bougeaient vraiment du monde.

Kortatu était considéré comme un groupe militant, qu'en est-il de N.G.?

F: Kortatu s'est dissous parce qu'il était très établi. On a fait N.G. pour se foutre des coups de pieds au cul mais les paroles sont toujours engagées et, contrairement à Kortatu, uniquement en basque. On a prouvé qu'on pouvait chanter dans sa propre langue et tourner à l'étranger.

A l'heure de l'Europe sociale-démocrate et pendant que certains parlent d'internationalisme, n'est-ce pas un peu à contre-courant de parler d'identité nationale ?

F: Nous parlons aussi d'internationalisme et de socialisme, ce qui n'est plus à la mode aujourd'hui. Nous sommes contre l'Europe des Etats et pour l'Europe des peuples.

Le nationalisme ne mène-til pas au racisme ?

F: Non, par exemple la révolution cubaine était nationaliste mais aussi internationaliste. Etre nationaliste pour nous, c'est être propriétaire de son destin. La révolution cubaine n'était pas raciste, nous ne sommes pas racistes, mais il peut y avoir des dërapages, le danger est partout.

D'ailleurs dans "Irakatsi Ziguten Historia (L'histoire qu'on nous enseigna), vous évoquez Fidel Castro?

F: C'est une chanson qui parle d'histoire officielle, de ce que l'on nous apprenait à l'école : que Franco nous avait délivré des Rouges, que les américains nous avaient délivré d'Hitler mais qu'Hitler à coté de Castro, c'était un boy-scout.

Y-a-t-il une montée de l'extrême droite en espagne et cela a-t-il un impact sur le Pays Basque?

F: Il n'y a pas de montée de l'extrême-droite comme dans d'autres parties de l'Europe, par contre il y eut un regroupement large de certains partis, un peu comme la UNO au Nicaragua, des partis de droite mais aussi le Parti Socia-

liste ou Alienza Popular qui était un syndicat franquiste, contre la violence au Pays Basque et pour la paix. Mais au moment de la guerre du Golfe, ils n'ont rien dit et sont donc prêts à cautioner la violence.

Par rapport à la phrase "fais-ce que tu dois" (Do the right thing dans "Radio Rahim") comment l'appliquer-vous avec NG?

F: C'est dans l'attitude du groupe. Cette

tournée par exemple qui est montée de façon indépendante avec un réseau d'amis, de connaissances. Nous ne sommes pas un groupe politique, nous n'avons pas de dogmes précis mais notre action politique se situe plutôt au niveau du fonctionnement à l'intérieur du groupe, de la manière de nous produire avec notre prpore label, de rester indépendants, que cela soit au niveau national, individuel ou collectif. C'est notre démarche.

Tous les groupes qu'on avait connu dans le monde alternatif s'arrêtent ou passent sur des majors. N'avez-vous pas l'impression d'être des rescapés de ces gens qui montaient des tournées indépendantes.

F: Au Pays Basque, il y a de plus en plus de labels indépendants, le réseau est plutôt en train se se monter. On va doucement, on a commencé par essayer de produire nos disques nous-mêmes en les vendants à des labels indépendants. Ensuite nous avons monté notre propre label, peutêtre un jour, un label de distribution. Il y a un public qui suit et de plus en plus de groupes et de labels, mais c'est particulier au Pays Basque.

Avez-vous des contacts avec les autonomistes des régions de l'Etat espagnol ?

F: Oui, et pas seulement en Espagne. Nous avons rencontré des gens du Sinn Fein quand nous avons joué en Irlande. Avec des Basque. ILs font 600 kms et passent les différents contrôles de la Garde Civile, les fouilles, etc. Et quand ils arrivent là-bas, ils sont bloqués à 6 km de la prison, ils montent la scène et c'est un concert sauvage. Il y a beaucoup de monde, 12000 personnes cette année. C'est un lieu très symboliques car en fait il y a des prisonniers basques dans toute l'Espagne.

Avez-vous rencontré des problèmes, subi des pressions de la part du gouvernement es-

> pagnol en tant que groupe?

> : Nous n'avons pas eu de pressions directes, policières. Mais nous devions jouer à Madrid et la salle nous a été refusée. Nous avons appris ensuite que la salle était plus ou moins tenue par le Parti socialiste espagnol (PSOE). C'est surtout au niveau de la censure, pas une censure légale mais les radios ne

mais les radios ne mettent pas les disques. Il y a eu une censure légale sur un disque qui parlait de la famille royale. Tout ce que l'on peut dire sur le roi s'expose à la censure directe.

Cette censure et cette pression sur ce qui touche le roi estelle plus forte pour les basques que pour les andalous par exemple?

F: Déjà au Pays Basque, il y a trois flics par habitants, la pression n'est pas donc pas la même. Mais si un Andalou, dit que le roi est un bâtard, il sera mis dans le même sac.

Le plus gros problème au Pays Basque est-il l'économie, la culture, l'autonomie ?

F: Le premier problème c'est la répression.

Qu'est-ce qui est le plus dur à faire au Pays Basque ? Pourquoi les gens sont-ils essentiellement réprimés ?

F: En ce moment, ils sont réprimés parce qu'ils sont



groupes catalans aussi, Doctor Calypso par exemple. On a crée notre propre label. Le premier concert de NG fut à Herrera de la Mancha. Le premier de cette tournée au Gaztexte de Bilbao et le second au Pays Basque "français" avec Dirty District pour une association d'aide aux prisonniers politiques, il y a eu 2000 personnes, à Rome aussi devant 3000 personnes. Après l'Italie, des petits concerts en Suisse. Ensuite à Berlin qu'on aime beaucoup et où on connaît des gens, l'Angleterre où à Londres il y avait plein de basques, de jamaïcains, de kurdes, puis le Pays de Galles, Dublin, la Belgique, Paris et enfin Cuba.

Est-ce que tu peux nous parler du concert que vous avez fait à Herrera de la Mancha? Qu'est-ce que cela représente pour vous?

F: C'est une manisfestation pleine d'émotions, les gens partent par cars entiers du Pays révolutionnaires, internationalistes révolutionnaires.

Dans Esan Ozenki (Dilo en alto) vous parlez de l'intelligence comme autodéfense et en même temps dans d'autres textes vous dites "on attend le signal pour se révolter", n'est-ce pas un peu paradoxal de parler d'intelligence et de violence ?

F: L'intelligence comme autodéfense, c'est une phrase célèbre de Malcom X. Quand on utilise la violence contre la violence, ce n'est plus de la violence, c'est de l'intelligence.

Une chanson s'appelle "chanson d'amour" (Amodiozko kanta) ?

F: Oui, ça raconte une fille qui rend visite à son copain prisonnier, ses impressions pendant le voyage. Il y a aussi Malkoak comme chanson d'amour. L'amour et la révolution, ça va bien ensemble.

Que signifie Negu Gorriak?

F: NG veut dire hiver rouge mais aussi hiver rude. Le titre du nouvel album signifie: notre attitude.

Pourquoi la tournée s'appelle "Gora Heria" (vive le peuple) ?

F: Nous avons pris ce nom à partir d'une chanson de Ruben Blades où le texte dit: "vive la lutte du peuple souverain qui se bat pour détroner le tyran", c'était dans cette idée plutôt optimiste.

Quels sont les projets de NG?

F: Nous n'avons pas la politique d'une maison de disques (disque, promotion, tournées...). Nous ne sortirons pas de disques cette année et nous essaierons plutôt de toucher des coins qui ne nous connaissent pas. Par exemple Manu de la Mano Negra va emporter quelques disques au Japon. Nous allons sûrement faire quelque chose en 92 contre le cinquième centenaire (commémoration de la "découverte" de l'Amérique) qui est célébrée avec fastes par l'Etat espagnol et l'Europe. l'exposition de Séville, Madrid comme capitale culturelle, les Jeux Olympiques: L'Espagne essaie de faire une image de pays

moderne, à la mode et démocratique.

Vous avez juste échappé à Disneyland en fait ?

F: Oui, et aujourd'hui, il ne doit y avoir qu'un seul MacDonald en Euskadi, mais il faut quand même faire attention.

Va-t-il y avoir des mobilisations de la part des groupes basques contre toutes ces atrocités légales ?

F: On va faire des trucs contre le cinquième centenaire, nous n'avons pas à être fiers de cette prétendue découverte et même honteux des massacres qu'ont pu perpétrer les basques là-bas. Il va y avoir des manifestations un peu partout en Espagne. Au Pays basque, il y a un mouvement qui regroupe une partie de la gauche qui s'appelle "le document de quetzal" et qui compte apparaître contre toutes ces initiatives? Ça rassemble Herri Batasuna, la LKI, la CNT ou des syndicats comme les Commissions Ouvrières plus légalistes.

Est-ce que votre label compte sortir d'autres groupes ?

F: Le premier but de ce label est de sortir autant de groupes que les conditions économiques nous le permettront. On pourra sortir, grâce aux ventes de NG. plusieurs groupes, cet hiver : un album de Delirium Tremens, un 45 T d'Anesesia (du trash metal en basque) et un maxi de NG enregistré en live à La Havane, Madrid et Bilbao, plus un morceau remixé avec Manu Tchao et un chanteur et un accordéon basques. Pour l'année prochaine, on va sortir le 2eme album de Zutarak et Danceteria va bientôt sortir nos disques en France.

As-tu quelque chose à ajouter?

F : Juste saluer les copains réfugiés en France. Merci pour tout.

DISCOGRAPHIE:

LP Negu Gorriak (OHIUKA) LP Gure Jarrera (Esan Ozenki records), tir. chez Dancétéria. Maxi 45 T Gora Herria (Esan Ozenki records)

45 T Haborhabor OkerDabiltza

(Bazati Diskak)

JOUEURS, Hors des murs, Houlala, CD § K7.

On avait prédit la mort de l'alternatif avec celle des Bérus. Penses-tu ! Les Joueurs, sans slogans faciles et démagos, nous balancent un albumconcept qui devrait marquer : un rock original qui à la pêche mais sait se faire subtil grâce notamment au synthé et à des constructions qui n'hésitent pas à sortir des sentiers battus du rock 4x4. Ces types-là ont digérés Clash, Stranglers, Doors, Velvet... sans pour autant les copier. Au niveau des textes, c'est intelligent et sensible. C'est suffisament rare pour être notifié! Enfin la production est excellente. Que demande le peuple alternatif?



LES GNOMES. La Voix des Gnomes, dist. New Rose. CD§K7.

Les Gnomes à défaut de message (leurs textes sont écrits en langage gnome, un idiome incompréhensible), ont une attitude. Ils sont l'un des groupes qui a le plus joué dans les squatts parisiens, en étant même à l'origine de concerts. Quand ils découvrirent qu'un concert de rock alternatif était organisé par le RPR, ils refusèrent spontanément de jouer (ainsi que la plupart des groupes excepté un groupe de hard core louche). Musicalement, Les Gnomes innovent et ne cherchent pas à reproduire ce qui est déjà fait ; traduisant ainsi dans la pratique ce que d'autres se contentent de dire. Leur punk-core mâtiné de métal est bruyant, speed et bourré d'énergie. Seule l'ambiance mystico-celtique dérange un peu mais elle n'est sûrement pas à prendre au sérieux.

LIBERTAD

Libertad fut un personnage pittoresque du mouvement anarchiste, à tel point que des «historiens» hostiles comme Henri Avron se sont régalés de ses frasques pour ridiculiser ses idées. Pourtant, Libertad fut un authentique révolutionnaire dans sa vie et ses écrits. De son vrai nom Albert, il est né à Bordeaux en 1875. Enfant abandonné à l'hospice, il prétendra plus tard être le fruit des amours d'une femme de haut fonctionnaire! Devenu adulte, il s'installe à Paris et se fait remarquer des milieux anarchistes par



sa gouaille, son physique à la Socrate et sa vitalité. Bien avant Henry Miller, Libertad (surnom qu'il a choisi) invente le ménage à trois en couchant avec deux soeurs. Infirme, il se sert de ses béquilles pour assommer les flics et autres adversaires dans les nombreuses bagarres où il se troue mêlé. Un jour, au Sacré-Coeur, il trouble la messe et repousse, seul, les fidèles, avec ses cannes! Libertad fonde en 1902 les Causeries populaires, cycle de conférences anarchistes, et lance en 1905 le journal L'Anarchie avant de mourir en 1908, proba-blement sous les coups des policiers. Très individualiste, Libertad attaquait de façon un peu sectaire les anarchistes organisés et ses textes les plus intéressants sont ceux qui fustigent les moeurs bourgeois comme le célèbre «Culte de la Charogne» sur le soi-disant respect du aux morts. Tous les recueils de ses articles sont pratiquement épuisés. Cela justifie la publication dans Soleil Noir d'une des nouvelles du vagabond de l'anarchisme.

Obsession

Durand, sortant de son hôtel, un sourire de contentement sur les lèvres, eut un petit recul, en lisant une minuscule affiche:

"Pendant que nous crevons dans

le bourgeois a des palais pour se

Mort au bourgeois! Vive l'Anarchie!"

Puis, il ricana, et cria au concierge: "Vous enlèverez ces idioties plaquées sur la porte ."

Et son sourire tranquille revint quand il apercut, glorieux dans leur nullité, deux agents faisant les cents pas. Mais s'arrêta en même temps qu'eux, d'ailleurs, des étiquettes rouges tranchaient sur la crudité blanche du mur:

> "Les sergots sont les bouledogues du bourgeois Mort aux flics! Vive l'Anarchie!"

Les sergots s'usèrent les ongles à gratter ces affiches et Durand s'en alla soucieux. Lorsque au coin de l'avenue, un bruit de clairon et tambours se fit entendre et au loin apparurent deux bataillons. Il se sentit protégé et poussa un soupir de soulagement.

La troupe passant devant lui, il se découvrit ; à ce moment, comme un vol de papillons, flotta dans l'air une multitude de carrés de papier ; indifféremment, il lut:

"L'armée est l'école du crime. Vive l'Anarchie!"

Quelques-uns de ces papiers volèrent sur les soldats, d'autres les couvrirent; l'obsession le reprit, il se sentit comme écrasé par ces légers papillons.

Comme il s'asseyait en sa place ordinaire pour prendre le bock ou l'apéritif habituel, sur la table s'étalait encore une étiquette:

"Va, gaves-toi, le jour viendra où la haine nous rendra cannibales.

Vive l'Anarchie!"

Il ricana, mais cette fois il n'amoncella pas soucoupe sur soucoupe.

Se levant, il se dirigea rapidement

vers le coin de la rue X. où les exploiteurs demandent des ouvriers et machinalement chercha de ces yeux son affiche réclame, elle était recouverte et on lisait:

"L'exploitteur Chose ou Machin demandent vos fils pour les avilir, vos filles pour les violer, vous et vos femmes pour vous exploiter.

> Avis aux pantres. Vive l'Anarchie!"

Il hocha la tête et se rendit vers son bureau. On lisait sur une plaque: Durand et Cie, Société au capital de deux millions, mais, dessous, l'exaspérante critique disait son mot:

"Le capital est le produit du travail volé et accumulé par les fainéants.

Vive l'Anarchie!"

Il l'arracha rapidement. Il expédia quelques affaires et, pour se distraire, pensa à voir sa maîtresse. Chemin faisant, il acheta un bouquet qu'il lui

Elle sourit, voyant parmi les fleurs comme un billet doux: "Des vers, maintenant, dit-elle ?"

"La prostitution est le déversoir du trop plein des bourgeois. Du fils du pauvre on fait l'esclave et de sa fille sa courtisane.

Vive l'Anarchie!"

Elle lui jeta son bouquet à la face

Honteux, fatigué, il rentra chez lui, la porte avait repris son aspect

Or, rentrant dans le salon, sa femme lui dit: "Voici cette potiche que je viens d'acheter, une occasion." Il la prit, la tourna, la retourna; un papier tomba:

"Le luxe du bourgeois est payé par le sang du pauvre. Vive l'Anarchie!"

Et ce "Vive l'Anarchie!", et ces réclamations acerbes, tout cela voltigeait autour de lui et, ce soir-là, il ne vit pas sa femme, de crainte de trouver, en un endroit discret et touffu, une étiquette où il eut lu:

"Le mariage: c'est la prostitution légale.

Vive l'Anarchie!"

26/08/1898 Le Libertaire

Hard Luck nº1 janv. 1992, 15 F + 6 F de

zine consacré uniquement à la BD. De bonne facture, sur un support assez luxueux, on y retrouve notamment Hakro et deux ou trois autres dessineux ma fois assez talentueux. BD classique sur scénarios urbains. c/o : Laurent SAUTET, 27 rue Professeur Patel, 69009 Lyon.

Bambou est un fanzine libertaire tout petit, barjo et pleins d'infos, de délires, de dessins, de poésies, etc. c/o La Mistoufle, 61 rue Jeannin,21000 Dijon, gratuit contre 2,50 F en timbre.

Dortoir des grandes :

Un zine fun au nom poétique en soi. Kroniks, billets d'humeur, interviews : Ludwig von88, Les cafards, Parabellum... Dans le n°2, Dileurs, Dirty District. Raymonde et les Blancs Becs, dans le n°3, Comptez des BD, des news, des articles extra-musicaux (politique § art) et vous aurez un ensemble fourni et touffu comme on les aime. Format A5, 5 F (+ 3,90 de port) chez R.Garczarek, 21 rue Fbg St Denis, 75010 Paris ou chez C. Blaudeau, 71 rue des bleuets, 94000 Créteil.

Golias: Un canard catho, oui vous avez bien lu ! Titre :"Le guide de l'intégrisme catholique; enquête à l'extrême droite de Dieu, les réseaux cathos fachos". Près de deux cent pages qui en apprennent long sur l'infiltration des lobbies intégristes dans notre société. Ils sont nombreux, ils ont de l'argent et ils sont fanatisés. Pour les combattre, Golias peut être un outil très utile et même si nous ne sommes pas de leur bord, rendons grâce, pardon, hommage à l'incrovable travail qu'ils ont réalisé. BP 4034, 69 615 Villeurbanne cedex, n°27 § 28, automne 91, 100F.

DMANSNI

FREDRIC BROWN_

Frédéric Brown (1902-1972) est un auteur apprécié du public quoique assez mal connu. On l'a considéré longtemps comme un écrivain de S.-F. alors que le polar occupe la plus grande partie de son oeuvre.

Sa personnalité est difficile à cerner. Un physique d'expert comptable, une vie tranquille en Arizona avec sa petite épouse : rien à voir avec des durs à cuire tels que Hammet, Mac Coy ou Thompson 1 Tout au plus peut-on signaler une amitié avec Mickey Spillane (vous savez, Mike Hammer, le privé sur lequel tout le monde a cogné). Pourtant, certains de ses romans et de ses nouvelles figurent au Panthéon du roman noir.

La nuit du Jabberwock (J'ai Lu), par exemple, est remarquable. Brown y cite Lewis Caroll dans une intrique policière. Créant ainsi une ambiance proche du fantastique. Tuer pour passer le temps (NEO) peut être considéré comme un classique. Un auteur de nouvelles voit se commettre des meurtres commis dans un des manuscrits, pourtant inédit... Brown en profite au passage pour ridiculiser les soap opéras, ces feuilletons-radios ancêtres des imbécillités TV style Santa Barbara!

Parmi les innombrables nouvelles qu'il écrivit pour les magazines américains, certaines sont un peu faibles, en raison d'un travail de commande, mais la plupart sont des chefs d'œuvres de virtuosité. Dans ses meilleurs textes, Brown est capable de passer par tous les

registres, de l'humour au récit angoissant, comme en témoignent les excellents recueils Une nuit à la morgue (NEO) ou Concerto pour flûte ou mitraillette (NEO).

Il serait faux cependant de voir en Frédéric Brown un simple virtuose du style. Ses romans ont souvent une certaine densité. Dans La bête de miséricorde (NEO), il dénonce le racisme dont sont victimes les chicanos en Arizona. La nuit de Jabberwock contient aussi des allusions antiracistes et même prosyndicalistes. On peut noter aussi que ses héros sont sévèrement imbibés d'alcool, comme l'auteur lui-même probablement (les auteurs de polars aux USA sont des prolétaires de la plume, souvent pauvres et déclassés, d'où leurs excès en tout genre).

Ainsi l'amnésique soupçonné de meurtre dans Qui a tué Grand-Maman ? écluse-t-il pour évacuer son angoisse, à l'instar de bien des héros Browniens.

Les pulsions sexuelles sont montrées sans pudibonderie ni racolage. Leur description, proche de la psychanalyse, sert toujours l'intrigue comme dans La belle et la bête (série noire) où une femme nue protégée par un chien sanguinaire hante le héros. Dans un autre roman La chandelle et la hache (NEO), Brown montre les obsessions d'un psychopathe digne de celui de Psychose. Le "gentil" Frédéric Brown n'a pas fini d'étonner ses lecteurs!

Y. B.































